

qui n'en finit plus de me faire éclore dans une mousse mentale absolue. Ecrire un roman parfaitement désarticulé, c'est encore ce que je peux faire de mieux dans mon état puisque je n'ai personne à tuer pour le moment. Chère Joan... Si elle m'observait, ce soir encore, elle trouverait le moyen d'être malheureuse en proportion inverse de mon transport comme pour m'empêcher de galoper seul sur mon cheval arabe. (Tiens : sur le plan clinique, je ne puis m'empêcher de noter au passage une tendance accusée à la verbigération — tous les chevaux sont arabes, etc. —, cf : Derobert, « Les psychotomiques », P. 144). Me taire, ne pas décrocher le combiné du téléphone si la somnolence se fait entendre. Fort heureusement, personne ne doit me rejoindre par téléphone à cette heure tardive : il est minuit dix. Si, par impossible, Joan apprendrait que je l'ai tuée, elle aurait beau jeu de porter mon intervention sur le compte de quelque toxicomanie, voire même de mon option séparatiste. Chère Joan, elle est impayable : elle expliquerait tout par le cri de la race et se croirait du coup digne de figurer au fichier central des victimes d'attentats idéologiques. Une jeune fille plus ou moins anglaise qui ne meurt pas de mort naturelle a tout de suite le réflexe posthume de mettre sa mise à mort sur le dos des « natives ». Il y a tout de même une limite à tout politiser ; et je vois mal un avocat, en Cour du Banc de la Reine, excuser le crime de son client en invoquant son penchant accusé (... fou braque !) pour le séparatisme, d'autant plus que les éditorialistes parlent de la crise séparatiste au passé défini, comme d'un printemps mort. Donc, en tant que tueur séparatiste, j'aurais opéré hors-saison, à taux réduits et sans même me préoccuper de faire coïncider mon crime idéologique avec un accès de terrorisme. Non vraiment je ne suis pas déphasé à ce point. Disculpation séparatiste, hors d'ordre. Objection maintenue. Merci votre Seigneurie, et j'en profite pour faire remarquer à mon honorable collègue (saoul mort, il est vrai) que la jurisprudence ne tient aucun compte de l'irréductibilité des Tobriands, pas plus que des tendances maniac-

séparatistes des australopithèques ou des caves. Il faut mettre un terme aux droits des indigènes et considérer comme meurtres qualifiés les sacrifices humains qui font partie de leur héritage folklorique. Votre Seigneurie, qui êtes aux cieux, je n'ai pas tué Joan ; pourtant, elle est morte. Son corps, déjà raide, sera découvert demain matin vers sept heures et demie au laboratoire de microbiologie de l'Université McGill, au Redfern Ward. C'est dans ce laboratoire surpeuplé que Joan et moi avons fait l'amour si souvent après les heures de travail et sous le regard curieux des singes Rhésus, fascinés par notre étroite longue, haletante, compliquée : humaine.

Cinq d'un coup, d'un seul geste incroyable, d'une seule lampée : je n'ai pas fini de soleiller dans tout les sens et pour rien. Les amines surchauffées explosent en moi, m'irriguent, moi Sahara brûlant, de leurs rigoles serpentine et me fécondent, miligramme par miligramme, comme l'eau le sable. Avaler n'a rien de révolutionnaire : c'est la posture buccale régressive par excellence. Geste féminin entre tous, avaler ne me féminise pourtant pas ; au contraire, dirais-je, l'homme prouve sa supériorité par la pharmacopée. Si je n'avais pas découvert ma voie dans la pharmacie, si je n'étais pas devenu pharmacien, j'en serais réduit à n'être qu'un pauvre type dont la fréquence de désir animal et la force de frappe sexuelle délimitent sa seule aventure possible et sa zone d'influence. J'ai compris, moi. Les grands baiseurs d'Images et les grands fourreurs devant l'Eternel existent peut-être, mais selon les mêmes proportions ségrégatives qui régissent la consécration des chefs-d'œuvre par rapport aux œuvres plates. Le sexe, ce n'est pas une vie — sinon pour les forcenés ou les zombies, qui, comme chacun sait, reviennent, mais ne viennent jamais ! C'est plus sûr comme ça ; en tout cas, on n'a jamais entendu parler de zombie lassé ou tout simplement désenchanté. Ils reviennent toujours : c'est la preuve même qu'il faut revenir et non pas venir. Ce qui est bon pour les zombies est bon pour moi et il y a belle lurette que j'en reviens du coït parlementaire du

pouvoir avec l'opposition, de ce qui peut avec ce qui n'en peut plus. Il faut zombifier à mort la chambre bassement basse du Bas-Canada et tout faire sauter. Maudite machine !<sup>(1)</sup> J'ai beau lui enfoncer les caractères romains avec doigté, elle me résiste. Cette patente infernale me freine : ce qu'il me faudrait, c'est une IBM électrique dont chaque caractère éclate sous le seul effleurement de ma pensée gantée et avant même que mes phalanges n'approchent les petites touches. Ecrire avec le vent que je déplace et manoeuvre avec mes doigts : avoir du souffle en soufflant sur ce clavier impossible qui seul correspondrait au côté nescafé de ma poudre de bave. Un rien la ferait germer, un rien la liquiderait en mots pour que je cesse de penser à Joan et que j'en finisse avec cette crainte malade qui me tenaille de tout avouer au premier venu, fut-il un interlocuteur valable. Je suis le tout-puissant. Inutile de chercher ailleurs et, surtout, ne vous cassez pas la tête pour expliquer mon récitatif et n'allez pas chercher à comprendre l'intrigue charpentée que j'essaie vainement de comprendre moi-même avant de l'édifier. En dépit d'un frein aérien muni d'un clavier français fabriqué en Ontario, j'éprouve encore — Dieu merci — la gloire fumante dont je ne suis pas le symbole, mais l'incarnation souveraine pour ne pas dire la dernière. Le soleil n'est qu'un imposteur ; il me plagie chaque jour. Mais un de ces bons matins brumeux, je vais lui lancer mon bref de certiori, car il y a un hostie de bout à tolérer les plagiaires et les faussaires, surtout quand ils font mine de se mouvoir selon les élucubrations de Copernic. Le soleil (le faux) peut toujours tomber — entraînant le jour dans sa chute —, il peut même recommencer son manège en forme de cercle vicieux. Il ne trompera pas indéfiniment l'humanité scorbique. Le soleil c'est moi ! Oui, moi moi et seulement moi ! Oui c'est moi le pur flambeau astral, le centre de toutes les conférences au sommet, le petit sphynx incognito qui s'affale dans son fau-

(1) Ici commence la partie dactylographiée du texte. Note de l'éditeur.

teuil suédois quand vient la nuit blanche. La rumeur veut que le soleil aille se coucher ; or, c'est faux, archifaux — et je suis bien placé pour le savoir ! Le soleil paqueté mais dextrogyre ne se couche pas. Il mène une double vie — j'en sais quelque chose. Le soleil ne se couche jamais parce qu'il a trop à faire. A l'instant même, l'astre clandestin écrit un ouvrage cochon et autobiographique ; facile, me direz-vous, d'écrire quand on est soleil... Mais ce clavier nullement électrocuté, ces frappes plombées qui s'emmêlent en diphthongues strictement allogènes, ces efforts du bout des doigts, je vous jure : il y a de quoi noircir le disque inflammatoire ! Et puis ce n'est pas si facile qu'on pourrait le croire, au premier abord, d'être soleil : briller, se lever à l'aube, se coucher à l'heure des poules, tourner en rond, c'est une vie de chien !

J'éprouve un frisson global et prolongé ; une sorte d'énergie folle me pousse à communiquer la totalité diastatique que nulle science n'appréhende au vol, que nulle théologie ne péjore et qui, affolante mais innommable, promet une convulsion qu'elle donne rarement... Je suis, à proprement parler, possédé ; mais je sais qu'une dépossession rapide succédera à mon trop pur plaisir. Possédé, je ne possède pas ce qui a la vertu de posséder. Je ne possède jamais ; je brûle, j'immane, je casse à mort, je fais perdre la raison, je combats la lucidité... car la lucidité, j'en sais quelque chose, c'est la chute — la cassure rythmique qui prélude à la dépression. Je suis le grand manipulateur de forme dans le style « pur baroque » qui me résume divinement. Je suis tout entier dans l'improvisation criminelle qui guide ma main et me fait étrangler tout cou de Joan, me faisant alterner ainsi de la brûlure léthale à l'hibernation soudaine...<sup>(1)</sup>

La poussée sexofuge se diffuse à mes propres extrémités. Ainsi tout en moi, même l'hésitation, devient érectile. La zone

(1) Fin de la partie dactylographiée. Note de l'éditeur.

érogène, sous l'effet psychopompe, se déplace avec rage. J'éprouve un frisson global et indifférencié. Cinq c'est trop. Joan, mon amour, je t'ai tuée; je t'ai tuée, je t'ai tuée, je t'ai tuée... Je t'ai brûlée à ma façon comme un soleil occulte. Il a fallu que je t'effleure pour que tu rendes le souffle. Oui, je t'ai tuée. Je suis affreusement clair; je terrifie et je me sens désolé. Ce n'est pas facile d'être astre et symbole, et d'être placé au centre de ta constellation, mon amour. Je brûle, j'encercle, je frôle, je ne possède jamais. J'ai frôlé Joan, une femme blonde et douce. Je veux m'étonner et je n'en finis plus de réussir, bien que j'aie franchi depuis longtemps le seuil de la mithridatisation et de l'ennui. La seule explication à cela, c'est que je suis investi d'une puissance d'étonnement et d'une faculté d'invention bien au-dessus de ce qui est moral. Ma santé réside en ma capacité organique de métamorphose et de choc: je suis, à moi seul, une vivante et interminable pentecôte. Joan, chère apôtre, avait un si joli cou, blanc, livide, gonflé par la pulsion de la carotide à fleur de peau. J'aime la fleur de peau, floria noctua africainsis, espèce infuse entre deux rives jalouses qui, par leur convergence crapuleuse, égorgent la fleur aquatile et fugace qui n'est déjà plus là quand le lit se referme, mais court plus loin vers la bouche d'ombre de la Bénoué<sup>(1)</sup>. J'aime la fleur fantôme de ta gorge, fleur fragile que j'ai effleurée l'autre nuit et dont le calice démembré s'effrite en tournoyant sur lui-même comme une feuille morte. Rien n'est plus beau que ce voile de chair qui recouvre la gorge jaillissante d'une femme qu'on invente de seconde en seconde, hésitant méthodiquement entre deux caresses d'appropriation dont l'une des deux ne peut être qu'ultime. Joan est morte égoisée de plaisir — en quelque sorte — et gorgée de noir, nue cette fois devant les singes qui ne la reconnaissent plus parce qu'elle ne portait pas sa chienne blanche. Elle gît encore au milieu de cet habitacle indigne, blanche et nue, exsangue, elle qui avait rougi de toutes les rougeurs devant le même congrès interna-

(1) Bénoué: un des affluents du fleuve Niger. Note de l'éditeur.

tional des singes à vaccin devant qui nous avons fait l'amour combien de fois, pauvre amour. Tu ne bouges plus maintenant; ton corps mystérieusement immobile n'est plus parcouru par les secousses et les convulsions qui, invariablement, faisaient hurler les singes en chœur. Je me souviens de ce cri strident qui jaillissait de tous les coins du laboratoire, comme pour scander l'orgasme de Joan et aussi le multiplier en décibels jusqu'à ce que le module de son plaisir, ponctué d'ultra-sons, engendre mon spasme et mon cri de mort. Pauvre amour, je t'ai laissée seule dans cette jungle sonore, seule et toute nue, morte à jamais au milieu de ces bêtes pré-darwiniennes<sup>(1)</sup>.

Il faut bien que ces Macaques Rhésus soient des fins d'espèce pour ne pas se mettre à parler, tout d'un coup, demain matin à sept heures et demie quand l'appareteur aura son infarctus en découvrant le corps que j'ai laissé à l'endroit même où nous nous sommes étendus pour nous aimer. L'éloquence du corps nu de Joan devrait soudain les faire accéder à la parole humaine — sans autre protocole — et les conditionner à réinventer les mots d'amour qui ne sortiront plus de la bouche de Joan. Mais s'ils retrouvent, par une folle accélération de l'histoire, les mots d'amour que nous échangeons

(1) Un ami qui a des connaissances en paléontologie, m'a fait remarquer que, selon les auteurs modernes, les singes Rhésus ne sont pas dans la catégorie des Primates. Cet ami, à qui j'ai fait lire les passages où Pierre X. Magnant décrit les singes du laboratoire Redfern, de l'université McGill, croit plutôt que les singes « voyeurs », mentionnés dans le manuscrit, sont vraisemblablement des Gibbons (appelés aussi Wou-Wou) originaires de Java ou de Bornéo, ou bien des Chimpanzés Tchégo dont l'espèce prolifère en Basse-Guinée et jusqu'en Oubangui. Le nom vulgaire de cette espèce africaine est: Koolo-Kamba. Ces quelques précisions ne paraîtront pas inutile au lecteur qui apprécie la manie du détail et le souci de précision scientifique qui caractérisent la pensée et l'œuvre de l'auteur. Le flou de ses connaissances paléontologiques s'explique par le fait qu'il tenait ces quelques notions d'une façon doublement indirecte, puisqu'il les avait apprises de Joan et dans une autre langue. Note de l'éditeur.

devant eux (et depuis la première fois où j'ai pénétré dans leur sanctuaire), ils seraient bien capables, du coup, de trouver les mots qu'il faut pour me dénoncer à la police et décrire avec minutie les derniers moments de Joan, sans oublier ma présence à ses côtés et mon départ solitaire. « Pierre, you choque me... » ; je m'en souviens maintenant. Joan a proféré ces quelques mots les paupières déjà closes, alors même que je prenais une ultime précaution. Justement, cela nous ressemble : quelques mots anglais — les derniers ! — précédés de bien de conversations où nous passions, chacun son tour et pas toujours dans l'ordre, d'une langue à l'autre. Décidément ces singes pollués ont raté leur dernière chance d'émerger dans l'historicité et dans les annales de la Police de Montréal, en devenant bilingues du jour au lendemain pour décrire la scène d'amour dont ils ont été les voyeurs orgastiques cette nuit même (hier soir déjà) entre dix heures et onze heures quarante-cinq — quinze minutes plus tard, j'aurais été obligé de signer mon nom sur le registre du gardien de nuit qui n'aurait pas manqué, anthropoïde, de s'en souvenir ! Conclusion : si je ne reçois pas la visite de ces messieurs de la Brigade criminelle demain matin, c'est que les adorables petits singes n'ont pas parlé ou bien qu'on n'a rien compris à leur baragouinage bilingue. Les policiers, c'est connu, ne prennent jamais les singes au sérieux. Donc, je suis couvert : ma flamme intérieure peut continuer d'inventer un dôme superlatif qui me tient lieu d'écorce cérébrale. Je m'épanouis selon un modèle antique de temple byzantin où repose, sous les dalles fraîches du croisillon, le corps immobile de Joan. La poussée douce des seins sur la poitrine d'une enfant morte me résume tout entier et m'inonde d'une lactation apocryphe. Lancé en pleine fuge, je décris l'arc immense d'un mausolée qui abrite la dépouille mortelle de Joan. La féture vient de se produire. Une seconde de trop dans cette pensée fait craquer de toutes parts le bel édifice qui me surplombait. Joan me hante. J'ai peur. Ce corps désemparé qui repose dans son cercueil tropical, au

milieu même de ma fausse joie, je me souviens qu'il porte un nom et la marque indélébile de mon étreinte. J'ai tué Joan ; je l'ai bel et bien tuée avec une préméditation proportionnelle au désir qui me hantait, juste avant, de perforer la grille humide de son ventre. Meurtre qualifié par le désir qui l'a honteusement précédé... Joan !

Dans mon cours, mardi matin, j'ai dit, non sans appuyer sur chaque mot, que « le penthotal et ses frères sont à double visage ; bienfaits de la science, ils peuvent aussi servir au pire mal ». J'ai piqué cette métaphore du double visage dans Forgue, « Précis d'Anesthésie chirurgicale » — mais je n'ai pas donné la référence, bien sûr. Dire comme ça à l'avenant « le penthotal et ses frères », c'est proclamer ni plus ni moins que je me considère comme un frère du penthotal — pain total ! —, pour ne pas dire son double. Cette poudre blanche, instable à l'air, scellée dans une double ampoule pour ne pas qu'elle s'altère, cette poudre blanche pareille aux neiges innombrables dont je m'ennuie, j'aimerais l'avoir inventée. Mais hélas, j'avais tout juste quinze ans quand un certain Abbott (un génie) m'a volé la formule secrète du penthotal, sans le vouloir bien sûr. Cette découverte me revenait puisque, par cette poudre, en elle et scellé moi aussi par l'ampoule, je me suis introduit secrètement, sous les espèces poudreuses de la mort, dans le corps rassasié de Joan. Le charme de cette formule hypnotique réside moins dans sa toxicité à doses massives que dans la chronométrie révolutionnaire avec laquelle elle fait passer de la narcolepsie à la mort. Le découplage s'accomplit implacablement : le remède déresseur agit à la façon d'une onde de choc, faisant rétrograder son consommateur d'une somnolence douce à la chute phosphateuse dans le coma et la mort prochaine, pour ne pas dire inévitable. Ainsi, la poultre basilaire me paraît avoir la force d'une évidence : elle me donne une certitude et, par le fait même, m'exempte de douter interminablement de tout. Je sais que ce corps blanc et laiteux ne me trompera jamais : c'est un agent parfait, un frère.

A forte dose, je tue moi aussi. Oui, je tue doucement, par une progression narcomorphe, qui m'absorbe et je le conduis ainsi vers l'amnésie absolue dont je vis présentement le brûlant contraire. L'afflux désordonné de tant de souvenirs à ma conscience m'induit en un surmenage de mémoire et me gratifie de récapitulations et de tropes dont l'accumulation, depuis quelques minutes, me fait basculer dans une dialectique de remords et de fou-rire. Je suis sous l'empire d'une véritable ivresse mnémogène : tout ce que j'ai fait depuis quelques heures me revient et me saoule. J'ai mal au cœur soudain, je titube, l'œil vitreux, sur le corps rigide de Joan qui repose devant moi, sans cesse, dans un flou optique qui me donne le vertige et me donne envie de vomir. Vomir, oui comme ça ferait du bien : vomir d'une seule vomissure toute cette bave de souvenirs trop frais qui m'est restée sur l'estomac et m'empoisonne...

Minute de silence. J'essaie de récupérer après ce coup de terreur qui m'est arrivé : peu de chose il est vrai, mais comment m'expliquer ces coups frappés à la porte ? Comment ? Passé minuit, on ne frappe pas ainsi à la porte des gens ; l'heure des visites est outrepasée depuis longtemps. Sur le coup, j'ai frêmi de peur : c'est comme si le poing fermé qui s'abattait sur le vantail, par groupe de trois coups, m'en voulait. Je n'ai pas ouvert. Ai-je entendu des pas s'éloigner à la fin ? Je ne sais pas au juste : je suis peut-être en train de devenir crackpot, comme aurait dit Joan... Complètement craqué et dans le pot-au-noir — vase absolu de noirceur, océan de bile sur lequel j'improvise un naufrage. Christ de calvaire en bois d'époque ; et toute une barge de christ reboisés et un chapelet de christ en culés et un saint rosaire que j'égrène, goutte à goutte, comme une éjaculation de Chinois ! Je ne veux plus repenser à l'énergumène (un hostie de presbytérien encore !) qui est venu frapper les trois coups de destin sur le frontispice relaqué de ma porte. Je l'empalerais avec une défense d'éléphant en ivoire dentelé. Et foi de scout, je lui achèterais un poisson à scie pour qu'il aille se rachever ailleurs que

sur mon seuil. Cette visite imprévue m'a complètement désaintéressé : les quatre super-réactés bio-chimiques que j'ai avalés en début de voyage (plus un) ont cessé, dans cette vague d'air froid, de fonctionner à plein et de me propulser sans raté vers le troisième palier de ma décoration intérieure. Les loils inamovibles et strictement fatales de la pharmacie sont conspués. Pour la première fois dans l'histoire de la Confdération qui m'ensable, l'invariance spansulée se met à varier dangereusement ; le mouvement suisse se détraque. J'ai le sentiment qu'un terroriste a sucé tout le carburant que je gardais en réserve ; un petit hypocrite qui, chaque dimanche, joue les enfants de chœur à la First Church of Canada. Je m'affaise en plein ciel, victime d'un stratagème de la guerre psychologique. Trois coups frappés à la porte, répétés avec une régularité maniaque et plusieurs fois ; et cela a suffi pour briser ma courbe euphorisée. Le charme est rompu, la bio-chimie bafouée. A peine croyable, je me sens fatigué : c'est un peu comme si j'avais survécu à Mach 12, traversant autant de fois le mur du son qu'on a frappé de coups à la porte. Je suis épuisé. Si ça continue, je vais dormir les yeux ouverts — comme Joan, en ce moment même, dort dans son coffret de sûreté, à l'abri des singes onanomanes et des vols à main armée. L'excès même de mon investissement d'attaque a épuisé toutes mes réserves et je me demande si, en fin de parcours et au terme de ma nuit nyctalope, je n'aurai pas découvert que le Dunkelschock du célèbre professeur Delamare endort tellement il éveille. Ses propriétés de stimulation du SNC sont en quelque sorte à double tranchant puisque l'intensification générale du tonus se relâche soudain lorsqu'un sale anglican dégénéré, déguisé en destin, vient frapper à votre porte. Cela s'éclaircit : en fait, l'agent psychomoteur porte sur la région pédonculaire et l'émotion contre-tonique (première conclusion) n'atteint donc pas le pédoncule. Le siège de la peur se trouve être diffus, dans la mesure du moins ou il n'est pas encore localisable ; tandis qu'on sait fort bien que les psychotoniques

n'agissent qu'en un point donné et que leur efficacité se trouve réduite à zéro sous l'effet d'un agent dépressur : événement, lésion organique, peur, etc... A demi envahi par un sommeil que je mérite, je mesure quand même l'importance de ma découverte sur le plan de la pharmacologie. Je viens d'expérimenter moi-même, rat blanc dûment mandaté par une sous-race de colonisés, l'inefficacité du doping incantatoire contre la chienne indécente et nue, cette peur inavouable qui fait trembler ! La peur a encerclé la flamme génératrice et, avec la peur, c'est l'existence intolérable avec ses aléas et ses périodes rampantes, c'est la vie courante immobile qui vient d'affirmer sa prédominance brutale sur l'agent psychotonique qui n'a pas attendu de midi à quatorze heures pour se transformer en agent double, me faisant ainsi basculer sans transition dans la glu noirâtre qui me monte à la gorge. Je m'endors ; le maudit naturel revient au galop et pourtant avec lenteur, selon la progression hypocrite de l'engourdissement et de la fatigue. Les paupières descendent d'elles-mêmes sur les dernières molécules psychomotrices qui me permettent encore d'agencer mollement les résultats intuitifs de ma découverte géniale... Je l'ai tuée. Et sa dépouille mortelle, exposée en chapelle ardente, m'infère dans une nuit blanche interminable, qui n'en finit plus. J'ai peur. Le sommeil vient trop lentement ; il vient un peu et s'en retourne, il recommence et cela m'épuise, car je vois encore Joan couchée nue dans son catafalque et je voudrais la recouvrir d'un grand voile sombre, l'oublier...  
Joan...<sup>(1)</sup>

(1) La dilatation de l'écriture atteint ici son paroxysme, à telle enseigne d'ailleurs qu'il a fallu — depuis trois ou quatre pages — déchiffrer presque au hasard. Le lecteur comprend aisément que notre souci d'honnêteté nous a souvent conduit à émonder la terminologie voisine de l'indécence de ce texte. Il nous semble légitime d'établir ici même une division de chapitre, même si celle-ci ne repose pas sur un découpage choisi par l'auteur, lui-même. Selon toute vraisemblance, il s'est passé quelque chose entre le nom de Joan que Pierre X. Magnant a écrit en dessinant des volutes et des formes ovoïdes qui emplissent toute la page

de son cahier, et ce qui suit. S'est-il reposé quelques heures avant de reprendre sa séance d'écriture ; ou bien s'est-il passé une nuit complète ? Il est difficile de l'établir avec certitude. Il se peut aussi que la modification considérable du lettrage soit due à l'absorption, par l'auteur, d'un médicament qui aurait altéré sérieusement sa coordination musculaire. D'ailleurs, nos connaissances en pharmacie ne nous permettent pas d'induire avec certitude que la dégradation progressive de l'écriture manuscrite (dans les pages précédentes) provient d'un facteur biochimique. Note de l'éditeur.

### SUITE III

... Je me vois écrire ce que j'écris, conscient à l'extrême de recouvrir le corps de Joan d'une grande pièce de toile massée d'hyperboles et de syncopes : j'improvise un véritable tissu d'art<sup>(1)</sup>, mot à mot, afin d'en vêtir celle qui est nue, mais morte, oui morte de sa belle mort parfaite. Ecrire ce roman me sauve de l'incohérence stérile du monologue parlé. Je constate, non sans une grande jubilation intérieure, que cette activité transitoire — écrire ! — devient l'activité principale de ma vie. Ecrire m'empêche de tout dire : c'est une lente et dure propédeutique de l'existence, un apprentissage détaillé de la révolution, l'acte privatif par excellence — donc : celui qui engendre la plus grande insatisfaction et qui, par conséquent, incline à l'explosion déflagrante de l'action. Il faut tout nommer, tout écrire avant de tout faire sauter ; il faut tout épeler pour tout connaître, appeler la révolution avant de la faire. L'écrire minutieusement, c'est préfacer sa genèse violente et incroyable...

Mais justement, ce pays n'a rien dit, ni rien écrit : il n'a pas produit de conte de fée, ni d'épopée pour figurer, par tous les artifices de l'invention, son fameux destin de conquis : mon pays reste et demeurera longtemps dans l'infra-littérature et

(1) L'auteur invoque la notion de « tissu d'art » pour qualifier ce récit qu'il confectionne avec passion : le « tissu d'art » signifie justement l'œuvre superficielle, mince et opaque. Le récit de P.X. Magnant se trouve d'emblée investi de propriétés masquantes. Dans cette optique, la littérature se trouve dépourvue de toute fin autonome, de toute fonction expressive. Elle est un masque absolu, un voile opaque, chargé d'hyperboles, un voile aveugle qui cache la réalité et doit la cacher ! En quel que sorte, P.X. Magnant défonctionnalise la littérature : il en fait un tissu dont on recouvre une morte dont la nudité est, ni plus ni moins, effrayante. Note de l'éditeur.

dans la sous-histoire. C'est tout juste s'il enfante quelques maldes comme moi, de ci de là, en pur gaspillage et sans les nommer... Les fabricants d'histoire ne savent plus où donner de la tête : ils s'en vont, dans la vie, avec quelques bonnes répliques, mais il n'y a pas de contexte, ni même de sous-textes dans lesquels ils pourraient insérer leurs périodes. Alors, ils restent là, debout, avec leurs apocopes à la main, hébétés, plantés comme des cocus dans une intrigue muette qui, fertile en sous-entendus, n'est finalement entendue par personne ! On a beau ramper sur les tréteaux ; croyez-moi, ce n'est pas une sinécure que de donner la réplique à des aphones et de trouver le ton juste quand tout est silence, même le reste... Le Québec, c'est cette poignée de comédiens bégues et amnésiques qui se regardent et s'interrogent du regard et qui semblent hantés par la platitude comme Hamlet par le spectre. Ils ne reconnaissent même pas le lieu dramatique et sont incapables de se rappeler le premier mot de la première ligne du drame visqueux qui, faute de commencer, ne finira jamais. Chacun a son texte sur le bout de la langue, mais quand on met le pied sur scène où déjà se taisent les autres personnages de cette histoire inénarrable, vraiment on ne sait plus quoi dire, ni par quel bout commencer, ni quel mot proférer pour que, d'un seul coup, tous les personnages retrouvent la mémoire en même temps que le fil de l'intrigue... Alors, on hésite, on perd pied, on attend qu'un autre cave rompe le silence ! Il suffirait d'un seul blasphème, d'un seul Christ métonymique pour métamorphoser ce morne silence en bruit d'enfer ! Mais ciel ! les murs sont barbouillés de slogans anti-blasphème... Alors, on finit par se tourner la langue de feu sept fois avant de lâcher un saint-ciboire ou quelque petite burette débordante du sperme christologique ! On n'éclate pas. Le silence est d'or : on le fond en lingots en forme de pénis, on en fourre dans toutes les dents cariées, on le négocie chaque jour sur le parquet de la Bourse de Montréal — communément appelée Montreal Stock Exchange. On fait des Christs en or, des cruci-

fix en or, des calices en or ; les saints ciboires en sont archiplaqués et les saints-sacrements d'ostensoirs en débordent dans toutes les directions. Oui, tout un peuple, aurifié, avec gueule d'or sur fond bième, se tait à force de ne pas vouloir s'exprimer tout haut. Les mots hostiaques font peur. Personne n'écrit sauf moi. Bien sûr, me direz-vous, il y a les protonotaires qui écrivent et les greffiers ; à ce compte-là, les médecins qui font des ordonnances pour suppositoires écrivent ! Mais moi, j'écris au niveau du pur blasphème : oui, j'écris ce que je comprends, ce que je projette de faire, ce que j'ai fait (pauvre Joan...) ; mais cela ne fait que commencer. Les plombs n'ont pas fini de sauter ; Joan est morte, mais cela n'est qu'un début... C'est comme une préface laconique à la martingale d'attentats et de crimes que je projette de faire. Tout se passe sous le signe du blasphème et de l'action. Par l'action matricielle de la parole, l'action passe à l'action, râflant d'un geste hâtif tout l'or du silence et le dépouillant, par surcroît, de sa plénitude significative. Dès lors, le silence est réduit à n'être plus qu'une modalité rhétorique du vide qui, comme chacun sait, n'a d'autre fonction que de valoriser la parole et si possible le rôle affreux des blasphèmes. Ainsi, en toute dernière analyse, on peut dire que le silence n'a de statut propre qu'en fonction du blasphème qui est le cri sauvage ; le silence ne peut être conçu autrement que comme un intervalle entre deux cris. La révolution, dans son être global, n'est qu'un immense et inaudible cri, cri funèbre et inédit proféré par une nation... et non pas le bégaïement informel que je sténotypie avec tristesse sur ces pages pour oublier l'inoubliable nudité de Joan. Mon informe lamentation n'a de sens que si, de cette façon, je peux encore retarder mon cri de détresse et de mort ; et si tu la lâches, elle te dévore<sup>(1)</sup>.

(1) Un vieux proverbe haoussa dit : « Ta langue est ton bien ; si tu la lâches, elle te dévore ». Ce n'est peut-être qu'une convergence fortuite ; mais elle est troublante. L'auteur semble ici paraphraser le proverbe nigérien. Cela est un peu mystifiant. Note de l'éditeur.



table légitimité, il n'y a qu'un pas que je franchis en pensée ; de là à proclamer très haut que le crime n'est jamais si grand que révolutionnaire... et que la légitimité se réduit à la non-révolution, que la morale sociale n'est rien d'autre que l'envers du crime, ah ! il n'y a qu'un abîme à franchir : celui qui sépare l'hésitation confusionnelle de la certitude, le non-sens débilitant de ce qui crève les yeux. Et je me rends à l'évidence.

Maintenant que Joan témoigne froidement (sans m'inculper, toutefois) de mon crime, je sens bien que je suis parvenu à un niveau de vie supérieur et que désormais, préparé à cela par une soif avide de transformation, je ne puis qu'agir en récidiviste et tendre toute situation future à son point d'éclatement. Envenimer, gâcher, saboter (éviter les amendements à la constitution et les preuves d'amour — qui d'ailleurs n'ont rien à envier à celle de l'existence de Dieu !) : voilà l'action convulsive à laquelle je me voue pour toujours (ou pour un temps seulement, mais qu'importe). Le crime exècre tout progrès : le temps n'y fait rien, non plus qu'à la révolution puisqu'elle se manifeste comme permanente. Il existe telle chose que le crime permanent, analogiquement du moins : dans les deux cas, il doit y avoir préméditation. Car c'est un fait, j'ai mis des semaines à préparer l'action sédatrice que, par procuration, j'ai exercée l'autre nuit sur les épicrotes nerveux et aux postes de contrôle du SNC du corps infiniment doux de Joan que j'ai investie, sous les espèces inoffensives d'un alcool, eau double mêlée à l'eau morte de son cadavre qui véhicule, en ce moment même, quelques ondes encéphaliques à peine perceptibles à l'EEG (mais le médecin légiste, affreusement légiste, ne fait jamais le coup de l'EEG à ses clients ; ça, je le sais !). Tant pis pour l'autopsie révélatrice : l'autopsie sera doublement post-mortem puisqu'elle sera pratiquée (mais fait-on subir cette injure scientifique aux habitants du square mile ?), après la mort cellulaire (la certaine) et la disparition de sa cause pharmacologique. Joan, adieu chou chou : ton corps n'est plus

qu'une dépouille anglicane que la famille, par souci de propriété, s'empresse de réduire en poussière volcanique. Le court-circuit sanguin de notre dernière étreinte, accomplie dans le sursis prévu par mon extrême médicament, ne soulèvera jamais plus de jouissance ce corps que j'ai eu la joie de posséder une dernière fois, juste avant sa fuite absolue. Dieu merci, je ne crois pas aux esprits, ni aux zombies, ni à l'affreuse notion de survie (comme si une seule vie ne suffisait pas à nous écoeurer) ; et je sais, de science certaine, que l'âme de Joan n'erre pas comme une âme en peine entre Elseneur et Montréal, entre le Lagos Memorial Hospital et le Redfern Memorial (désigné ainsi, de temps immémorial, parce qu'un certain Redfern a dû crever sur le parquet de sa bourse en hurlant comme un Macaque Rhéus en train d'éjaculer !), entre McGill et le 27 mai, jour des jours !, ni entre chien et loup, ni, à plus forte raison, entre ce chien de Montcalm et Wolfe ! Non, les choses étant ce qu'elles sont, Joan n'est plus qu'un poids mort que seuls, l'air climatisé du laboratoire et celui, plus froid dans le dos, de la morgue royale, protègent contre les prolégomènes du pourrissement ; elle m'a toujours répété que les Anglais étaient plus saines que les nôtres : eh bien, Joan d'amour, voilà l'occasion ou jamais de le prouver à ton petit Pierre assassin. Sois saine ; ne pourris pas au même rythme désolant que cette fille (la mienne !)<sup>(1)</sup> inhumée dans la terre humide et hostile d'un cimetière torontois ; sois comme une vraie petite momie royale canadienne. Oui, chérie, tu serais un cœur de ne pas sentir la mort et d'échapper à ces métamorphoses putrides qui conviennent beaucoup mieux, crois-moi sur parole hostie, aux enfants de chienne de bas-canadiens et de basses-canadiennes (voire même, les plus basses, celles qui font germer les fleurs dans la

(1) Cette allusion faite par P. X. Magnan à sa propre fille m'a profondément troublé. Je crois savoir, maintenant, qu'il s'agit bien d'une fille qu'il a eue de Louise X. ; l'enfant est morte une quinzaine de jours après sa naissance. Comme tout cela est étrange ; je n'arrive pas à y croire encore. Note de l'éditeur.

banlieue pavoisée de la Ville Reine !). Joan, donne-moi une preuve superfétatoire de ton incroyable supériorité, toi déesse lagide, chère petite porteuse de pyramide éternelle : ne pourris pas ! À cette seule condition, je continuerai de t'aimer ; mais, si tu pourris, pourriture égale au corps inflorescent de mon enfant, j'irai me venger sur tes fleurs jaune canari : je les étoufferai sordidement avec une bonbonne de salicylate, et elles dépériront comme il n'est pas permis aux fleurs de dépérir. Elles aussi, elles mourront empoisonnées, frappées magiquement par un ennemi masqué et sous l'effet léthal d'un meurtre bactériologique. Joan, morte entre les ressuscitées, a fini en beauté dans les bras d'un révolutionnaire et sans même avoir compris que la mort d'un Rhésus, dans laquelle elle avait comploté, n'était pour moi que la répétition générale de sa belle mort. Elle est morte sans avoir deviné la nature de ma fascination, ni la raison de ma jouissance suraigüe (on profite des êtres qu'on va perdre...) ; elle a trépassé en se laissant emporter par le flot d'inconscience de son discours essoufflé, dans les bras de son assassin impuni et même en rêvant, pendant sa douce agonie, de partir avec lui pour la Côte des Esclaves, histoire de refaire sa vie et de donner un continent neuf à son nouvel amour. Lagos, désormais, est rayé de la carte. Lagos et son hôpital à fièvre jaune, la sœur exilée de Joan et tout le Golfe de Guinée, toutes les bouches hypocrites de tous les Nigers d'Afrique !!! L'Afrique toute entière est morte asphyxiée en même temps que son socle fragile en forme de Joan. J'ai tué, non sans égards, Joan et tous les continents noirs qu'elle contenait, toutes les lagunes lagunaires, toutes les Guinées, tous les affluents anciens et nouveaux du Niger, toutes les boucles du grand fleuve noir, tous les crépuscules du Bénin et tous les malades lacustres de sa petite sœur qui crève de chaleur à Lagos. J'ai presque tué à jamais les mots que Joan a proférés dans la phase précomateuse de son intoxication : elle n'a pas cessé de monologuer comme un anglican pacifiste, elle n'en finissait plus de me faire part de nos projets d'amour

et de proférer des dernières paroles que d'autres, plus finales encore, rendaient anté-pénultièmes et ainsi de suite, ce qui n'est pas conforme au mutisme des Anglais. Ce n'était pas, à proprement parler, une agonie (merci, Dieu anglican et peut-être même, à la limite, vrai !), mais une translation : presque un voyage dans un train de singes, en troisième classe, avec les Primates et les pauvres. Mais le voyage incline aux confidences, chacun le sait ; même les êtres supérieurement supérieurs n'échappent pas à la dégradation progressive de la confession et du monologue... Joan m'en a fourni une longue et savante preuve, véritable démonstration désordonnée qui tend à prouver que les inférieurs (révolutionnaires ou autres...) ne peuvent même pas se prévaloir de leur droit de propriété sur le désordre incantatoire : Joan, à deux doigts de sa mort, a réussi à me voler les antiques privilèges de mon peuple sur l'incohérence et la déraison raisonnante. Elle m'a prouvé jusqu'à la fin que je n'avais rien en propre — ni la possession des mots, ni l'exclusivité de la parole de trop... — et, sous l'effet africain de mon hypnotique, elle me parlait sans suite, sans cohésion et dans une instantanéité délirante qui, je le croyais avant, était l'apanage des peuples désemparés. Il ne me reste plus grand-chose, sinon d'avoir inventé, si l'on peut dire, la mort masquée de Joan ; ce secret, seul, me reste et me tient lieu de passé dont on se souvient, de personnalité avec laquelle on écrase les autres. Ce secret me résume et m'enfanté : ce cadavre, preuve ex-abrupto de ma non-violence, me tient lieu de victoire et ressemble étrangement au début fulgurant de ma carrière révolutionnaire ; son immobilité blafarde, sa perfection glacée et son cou indienne préfigurent le grand œuvre que j'entreprends à la tête des bataillons (camouflés jusqu'à être invisibles) que je vais diriger, de nuit, vers un ennemi plus invisible encore et dont l'absence, en cet instant suprême, constitue la pire insulte. Enfin, j'ai accompli quelque chose ; en tuant Joan, j'ai engendré l'histoire d'un peuple sevré de combats et presque mort de peur à force d'éviter la violence...

Belt<sup>(1)</sup>, mais ici c'est tuant. Montreal is killing, dear; si tu m'aimes vraiment, partons; je vais vider mon 6817 au Toronto-Dominion et cela nous permettra de vivre quelques mois n'importe où, mais pas ici. Pierre... Comment dis-tu Lagos en français? C'est beaucoup plus beau, on dirait; cela ressemble à lagoon<sup>(2)</sup>. Pierre, let us fly from here et allons refaire notre vie à Lagos (La-gosse...) ou même en pleine brousse, mon beau sauvage; bien sûr, tu me tromperais avec les négresses! Joan riait d'avance de mes aventures avec les « natives », tandis que je la voyais tout près de moi, apaisée, progresser mot à mot selon mon ordonnance euthanasique. Je veux refaire ma vie, Pierre, je veux dire: avec toi! Ce serait merveilleux (les « wonderful » pleuvaient comme en petite saison des pluies!) de recommencer ensemble n'importe où, dans une ville absolument inconnue: dans le fond de l'Afrique, dans une ville où il fait chaud, très chaud douze mois par année; ta fameuse neige canadienne-française à mort tu la laisseras aux patriotes<sup>(3)</sup>, ça leur servira de linceul... Moi, tu sais, la neige du Bas-Canada me fait chier, dear! (J'ai souri avec Joan; pourtant je faisais mon entrée solennelle dans la tristesse, oh! non pas cette tristesse post-coïtum décrite dans tous les manuels de sexologie, mais la tristesse étrange du passager immobile sur un débarcadère immobile qui regarde Joan hissée sur un convoi qui, après avoir donné l'impression que le quai de béton s'é-

(1) On désigne, en effet, sous ce vocable, la moitié « sud » de la Nigéria: « The Middle Belt, forming the southern portion of the Northern Region, spreads across the valley of the Niger and that of the Benue into the adjacent portions of the adjacent uplands. Taken as a whole, the Middle Belt is thinly peopled ». « Nigeria, a descriptive geography », p. 111, Perkins & Stenbridge, Oxford University Press, London 1957. Note de l'éditeur.

(2) Terme anglais qui traduit lagune, avec, en plus, une connotation de lascivité phonétique. Note de RR.

(3) Les Canadiens français désignent ainsi les insurgés de 1837-1838; par analogie, les terroristes contemporains aiment bien se qualifier de patriotes. Note de RR.

En fin de course, elle a surtout parlé anglais, débaptisant tout ce qu'elle évoquait, dénationalisant Lagos, ancienne colonie portugaise, et l'Afrique morbide qui a un double passé<sup>(1)</sup> mais quel avenir... Do you sleep Pierre? (Mais non, je ne dormais pas; c'est Joan qui, sans trop s'en apercevoir, plongeait doucement dans le sommeil qu'on dit éternel; je ne dormais pas, j'étais de garde: je guettais les signes de la somnolence et ceux, plus éloquents encore, de l'imminence du coma. To sleep, and by a sleep of death — to shuffle off this mortal coil). Pierre, each time we make love, I feel as if I will not live afterwards... (Étrange, son pressentiment de ne pas survivre à son orgasme!) Do you love me? I mean... (Le « I mean » si particulier aux Canadiens anglais revenait à une fréquence accélérée: Joan, investie en son for intérieur, n'en finissait plus de répéter « I mean », pourtant elle signifiait de moins en moins; et l'accumulation même de ses « I mean » attestait la volonté désespérée qu'elle éprouvait (volonté obscure d'intellection...) en même temps qu'elle témoignait de sa défaite totale par des ennemis sans nom qui, en quelque sorte, agassaient en elle comme mes émissaires). Do you love me Pierre? Then... why don't we fly away, far away from this damned city. I loathe Montreal; yes Pierre...<sup>(2)</sup> je n'en peux plus de vivre à Montréal. C'est très humide dans le Middle

(1) Le « double passé » des pays africains est une notion-clé de leur réalité politique. Cette allusion rapide et non-appuyée, faite par P.X. Magnan, sonne un peu faux dans le contexte. Je suis tout près de croire que cette phrase savante a été rajoutée par un autre que P.X. Magnan. Note de l'éditeur.

(2) J'ai cru qu'il n'était pas nécessaire de laisser tels quels les passages du manuscrit qui ont été écrits en anglais. La familiarité de P. X. Magnan avec cette langue explique et justifie amplement son initiative d'écriture. J'ai même relevé des passages qui étaient écrits directement par P.X. Magnan en anglais, sans qu'il s'agisse de phrases prononcées par Joan; selon moi, il s'agit là d'un phénomène de contagion assez rare ou d'identification post mortem à Joan qui était anglophone. Note de l'éditeur.

branle, prouve avec mille petites cruautés que le train s'est mis en marche, transportant en grande pompe sa passagère unique et morte). Ailleurs, mon chéri, ailleurs et loin du Neptune — annexe du Redfern Hall —, quelque part sous les tropiques, sur les rives guinéennes du golfe de Guinée... (Mais je me demandais alors si, dans l'hinterland nigérien ou dans le Middle Belt, nous n'allions pas retrouver des spécimens de la sous-race des Macaques Rhésus, sous-frères insondables dont je puis me dire avec une superbe à toute épreuve qu'ils sont carrément inférieurs à moi, c'est tout dire ! Oui, ils sont inférieurs-inférieurs, ne serait-ce que parce qu'ils nous observaient, Joan et moi, et qu'ils étaient métalliquement condamnés à regarder, tandis que moi je pouvais transpercer doucement le ventre blanc de Joan ; d'ailleurs, je n'ai pas manqué de le faire et non sans une perfection totalitaire. Après cet événement secret que nulle qualification exogène ne hisse au niveau de l'histoire qu'on raconte, Joan a recouvert machinalement son ventre et ses cuisses merveilleuses d'un pan de sa chienne<sup>(1)</sup> immaculée, d'une blancheur déteggée dont elle n'aurait jamais perçu le caractère offensant en Nigéria si jamais, par impossible, elle avait pu se rendre là-bas, histoire de se déneiger un peu... J'imagine facilement qu'un jour les infirmières de Lagos, toutes les sœurs de Joan, seront obligées par une loi fédérale nigérienne de porter la chienne noire par respect pour la pigmentation obscurante des Yorubas et des Lagunaires<sup>(2)</sup>...). Lagos, yes Pierre, Lagos... Why don't you take me away away with you. Let us fly. Je n'en peux plus... Maybe, afterall, je suis en train

(1) Le terme « chienne » est couramment employé au Québec pour désigner la blouse blanche portée dans les laboratoires. Note de l'éditeur.

(2) On appelle « lagunaires » les peuplades qui se sont installées soit sur le cordon littoral, soit sur la rive intérieure des lagunes. Fait intéressant, quelques villages, par souci de sécurité sans doute, sont construits sur pilotis au-dessus de l'eau. On retrouve chez les Lagunaires des structures sociales sans hiérarchie, émietées ; ces peuplades sont souvent contrôlées par des sociétés secrètes. De là, sans doute, leur supposée arrogance et leur isolationisme. Note de l'éditeur.

de me taper un nervous « b ». I feel sad, mon amour, sad, sad, sad... Si ce n'est pas l'approche d'un nervous « b », alors... je suis tout près d'être menstruée. At the end of my moonlike revolution (pas la tienne, mon chou !) je me sens toujours très sad. Pourtant, d'après le calendrier grégorien, ce n'est pas pour ce soir ni pour demain le bloody flush. Alors, et en conclusion comme tu dirais, je suis folle tout simplement, oui platement et follement folle. Ne m'écoute pas, je déparle... avec un accent aigu, n'est-ce pas Pierre ? Est-ce que je déparle où bien est-ce que je de-parle ? Très franchement, Pierre, l'accent, je l'aime grave et non pas aigu, très grave même... Deep down in the grave. What am I going to do if you never want to go to Lagos with me ? Me tuer ? Bah, pure nonsense : une anglaise ne se suicide jamais. I won't kill myself, I will die alive again and again : je t'attendrai Pierre et j'absorberai tous les médicaments possibles, so that I become a genuine french canadian sauveuse de race — like you ! Lagos, please please me Pierre : un beau geste, partons mon amour, partons vite, for Christ sake, and proove me that we are not grounded like dead aircrafts ! Je te promets de parler français toute ma vie, si tu m'emmènes ; français ou swahili, tout ce que tu veux, je te jure de parler n'importe quoi comme langue uniquement pour te faire plaisir. Je ne sais pas quelle langue on parle sur les bords de la mer, dans la Baie de Bénin, oh ! comment dis-tu Bénin ? Je ne sais plus mon amour : Baynin ou bène... Pierre, life kills me here ; et j'ai peur de mourir. M'aimes-tu vraiment Pierre ? Pourquoi m'aimes-tu ? Pourquoi... (Il m'a semblé, à ce moment, qu'elle n'avait pas la force de tourner la tête vers moi pour lire dans mes yeux la réponse à sa question lancinante. La fin approchait. Je me sentais déjà comme quelqu'un qu'on abandonne ; je m'ennuyais presque de son prochain départ...)

Allons mourir à Lagos, Pierre, car je n'ai plus le cœur à vivre ici. C'était quoi le nom du motel à Granby ? Tu t'en souviens, toi... Le Motel du Lac, oui, c'est ça. Mais il n'y a pas de lac à Granby et les vagues ne venaient pas frapper la peau de notre

motel. J'ai été heureuse dans ce Motel du Lac, vraiment mon amour ; j'ai le goût de pleurer quand j'y repense. Tu te rappelles ? On avait laissé le TV set bursting with foolish light and with words, words and words of your mother language ; nous on avait commencé de se taire, but we were still hearing the voice of<sup>(1)</sup> ... qui jouait dans une pièce d'un grand auteur italien. J'ai oublié son nom, mais je me souviens seulement de tous ces personnages qui n'avaient rien d'autre à faire que parler et qui seraient bien partis pour Lagos s'ils avaient eu l'argent en main. Ils parlaient, couraient, se martyrisaient — ah ! je les entends encore quand j'ai les paupières closes, ils n'en finissent plus de me raconter leurs malheurs et de me chuchoter à l'oreille qu'il suffirait de quelques centaines de dollars pour flyer à Lagos ... C'est combien le billet Montréal-London-Nairobi-Lagos ? Ce ne peut pas être tellement cher, pense que nous avons payé 360 hors saison pour Londres ... A Lagos, mon amour, nous serons heureux enfin ... (Elle a pleuré longuement en sanglotant comme une enfant ; je ne sais pas pourquoi, vraiment, elle est devenue saisie subitement par un accès de tristesse noire. Son émotion n'a pas été sans rejaillir étrangement sur moi, en cette étape finale, alors que tout était presque consommé...) Je suis morte, mon amour. Quand je m'éveillerai, dear, je ne veux pas te voir habillé. Please let me sleep. Je suis morte, comme si j'avais parcourue Lagos à pied dans tous les sens pendant des nuits et des nuits ... Pierre, you choke me, Pierre ... (La distance entre Joan et moi est allé s'augmentant selon une progression fatale, en quelque sorte. Je t'étrange, ma belle étrangère, je t'étrange doucement, presque avec amour. Ma dernière caresse, aliénation subtile, est un chef-d'œuvre de simplicité, un coup de génie, quoi ! Étrangement, c'est beaucoup dire alors que j'ai simplement étrangé, de ma main masquée, l'inconnue de Lagos, la passagère voilée des vaisseaux fantômes qui continuent

(1) Ici, un nom biffé. Note de l'éditeur.

d'échouer dans les entrelacs de la lagune funèbre qui se découpe en dentelles de souvenirs. J'ai posé ma main doucement en guise de scellé royal sur cette enveloppe trop douce qui m'inclinait à son agonie et me parlait des arbres déchirés qui forment une grille fragile, face à la mer absolue et au lagon, et qu'on peut regarder à loisir depuis les fenêtres de l'appartement de Rachel. Le nombre aberrant des T.S.<sup>(1)</sup> aux barbiturates nous oblige à prendre des précautions, voire même des mesures de sécurité contre le hasard. Un professionnel sait cela. Avec l'index et le pouce, mais sans faire de pression susceptible de causer un hématome, j'ai bouché le nez de Joan ; j'ai posé mais avec quelle douceur ma main droite sur la bouche du Niger qu'elle appelait en vain quelques secondes plus tôt. Jamais caresse ne fut plus douce, ni moins pressante. Jamais, non plus, strangulation ne fut plus près d'un geste de vénération. De cette façon, stoppant pendant suffisamment longtemps l'inhalation de Joan, j'ai conféré à son corps déjà désamé l'air d'avoir rendu son dernier souffle, en l'empêchant, mais si doucement, de le rendre. La certitude que la plus forte dose quoad vitam ne donnera jamais, je l'ai trouvée dans cette dernière étreinte qui, par l'attouchement de la zone buccale, provoqua mon désir et, aussitôt, rendit son objet inapte à y répondre. Ainsi, étrangeant au début, mon geste est devenu infiniment funéraire. Lagos, inaccessible, est devenue, l'espace d'un baiser, la ville muette, capitale humide d'un pays où Joan ne refera pas sa vie. Moi qui ai, tant de fois, entendu Joan me vanter les charmes sordides de cette ville échouée, voilà soudain que je chavire. Lagos soudain m'attire, bouche sombre et avides au fond du Golfe de Guinée, vulve masquée dont les lèvres supérieures me convient à la mort désolée que Bougainville a trouvée dans la bouche close d'un fleuve. Ce qui est dit dit. Bougainville debout dans les sables mouvants du Mississipi, c'est moi, c'était moi devant la bouche avide de Lagos où Joan

(1) En psychiatrie, il est courant de désigner la tentative de suicide par ces deux lettres : TS. Note de RR.

voulait m'entraîner avant que ne l'entraîne, dans le sens d'une solution aqueuse, le vin magistral<sup>(1)</sup> de la mort).

Ce soir, injecté de mon propre sang rejailli sans cesse et pompé par tous mes vaisseaux dans les vaisseaux cérébraux du Niger, j'incline à divaguer alors que je ferais mieux, oui bien mieux !, d'écrire dès maintenant le texte du discours qu'on imposera en pensum, dans vingt ans, à tous les sous-jacents d'une gratuité scolaire en régime de banqueroute. Oui, je ferais mieux d'écrire, mais sainte hostie métylpropyl, cher cœur de Jésus dont le myocarde s'est infarcté avant même que le glaive romain ne vienne l'hémorragier à jamais ! Mais je ne suis pas un surproducteur de mots agencés, je ne suis pas membre du Collège des Ecrivains mais bien du Collège des Pharmaciens ; et nulle formule solutée, nulle sirop thébaïque ne peuvent me transformer en crieur public d'une nation sourde et muette. Au Canada français (oui, chou !), écrire autre chose qu'une ordonnance de suppositoires de beurre de cacao, ce n'est pas sérieux : la preuve en est — mais est-il besoin de prouver ? — que la littérature émoullente de nos protonotaires et de nos archi-prêtres est légalement à notre image et à notre ressemblance. Sacrons au moins ces chieurs officiels de mots morts qui sont sacralisés en tant qu'agents émoullients et aussi en tant qu'ennemis redoutables du blasphème et du sacre ! Rendons-leur au moins cet hommage (posthume) qu'ils méritent pour la bonne raison qu'ils ont vécu de l'attendre. Christ dopé à la thalidomide, hurra pro nobis, frère untel, ora pro nobis ; frère o'neil (fils de l'accidenté), ora pour les petits nègres... Je bascule dans le sur-blasphème avec la ferveur des premiers apôtres : je me sens investi par six chars de Christ, six par banc, et par des barges de vierges poudrées qui découpent l'amuse-gueule de Paul-hors-les-murs en hosties pour donner la communion aux fifs. Je ne charge pas, saint crème fouetté, je décharge à

(1) Vin magistral : expression qu'on emploie en pharmacologie. Note de RR.

pleins ciboires, j'actionne mes injecteurs de calice à plein régime et je sens bien qu'au fond de cette folle bandade je retrouve, dans sa pureté de violence, la langue désaintciboisée de mes ancêtres. Les jeunes filles de bonne famille (des agace-p., toutes sans exception !) que j'ai poursuivies avec une assiduité incalculable, m'ont obligé à châtier mon langage, à me châtrer ni plus ni moins, c'est-à-dire : à me priver de mon identité de pauvre CF condamné, par deux siècles de délire, à parler mal, sans plaisir, voire même à fomiquer incestueusement avec ma langue maternelle dans une succession de suceries hautement basses et de courbettes infirmes, tour à tour fourrant et étant fourré, car la langue majestueuse et maternelle — il faut bien le dire et le constater — a un statut de langue morte ! La bien parler, c'est déjà faire preuve de nérophilie ; en tout cas, c'est excessif, presque morbide, régressif et cela ne vaut pas mieux que la hurler hostiaquement, dans le désordre et la rage folle qui s'emparent de tout homme qui parle pour rien. Je parle trop bien pour m'en sortir par un dialecte, trop mal pour m'écouter. Je ne suis pas parlable ; je ne suis pas ni jamais ne serai un interlocuteur valable. Mais ma langue a mauvaise haleine, mon parler sent la tonne. Et tant pis si je suis en proie à une bouffée de tristesse puisque le temps que je mets à l'écrire calme un peu mon staccato chimique. J'ai la bouche pleine des imprécations tumultueuses des congrès d'accouchées qui se défoncent à coups purs de blasphèmes ; et d'ailleurs, comment peut-on mieux saluer l'avènement d'un messie colonial qu'en ponctuant les douleurs de son enfantement par six chars de Christ, et six par banc, et qu'en maudissant sa venue crucifiante. Pauvre Louise...<sup>(1)</sup> L'hostie de petit Christ tant attendu par les pauvres que nous sommes, est couvert d'avance par une pluie radioactive de saintes interjections qui, dans nos bouches à langues maternelles de feu, sont pure incantation, psauxmes à femmes, stances rauques des primipares ! Dieu

(1) C'est la seule allusion à Louise dans tout le manuscrit de Pierre X. Magnant. Cela est troublant. Note de RR.



merci, les accouchées accouchent en crachant non seulement des messies grimaçants, mais des poèmes hurlés et plus que parfaits... Si la révolution n'est pas un cri, elle est une oraison funèbre, chant aphone et funéraire. Et ce cri étouffé, comme dans la gorge blanche de ma belle étrangère, a été blasphème noir, mot juste injuste, cri... et non pas le bégaiement informe que je transcris sur ce papier, pour masquer mon crime et surtout pour ne pas prononcer un cri de détresse quand je pense à Joan; mais mon cri à moi a été tué dans toutes les gorges depuis que Louis-Joseph, après l'amnistie anglaise, est revenu s'asseoir sur les bancs de la reine, abdiquant à jamais le droit des peuples au blasphème. Mandaté, ce cher calice (mais qu'on l'éloigne de moi...), pour tuer la révolution, il s'est acquitté noblement de son mandat honteux; mais je ne dois pas lui en vouloir pour autant... car il n'a fait que son devoir: il me fait penser à mon père esclave, rentrant à la maison après avoir raté sa révolution quotidienne, tous les jours ouvrables pendant des siècles et des siècles et jusqu'à l'âge de la retraite... Mes frères (aussi bien commencer le discours du 27 mai!), mes frères, je viens vous parler, ce soir, de ma tristesse lamentable et j'ai besoin de pleurer, oui, mes frères, pardonnez-moi si je suis blessé par nul ennemi et si je suis comme vous, et comme mon père quand il rentrait à la maison, humilié et presque mort, après avoir gagné le pain sombre de notre échec. Je suis triste comme lui, et sans armes en bandoulière comme en portent les soldats qui partent avec joie vers le bel inconnu. Mes frères, je pleure de n'être ni ce soldat en uniforme qui — lui au moins — sait pourquoi il mourra et par quel moyen. Semblable à mon père qui ne finira jamais de travailler huit heures par jour jusqu'à sa mort, semblable à Papineau qui rentre après l'échec mortuaire, je rentre moi aussi, parce que c'est l'heure de rentrer et que j'ai peur d'être jeté en prison si je suis pris à flâner en chemin. Cher amour..., où es-tu à l'instant même? Je reviens indéfiniment vers toi, mais où es-tu? Tu m'as quitté, tu t'es sauvée vers

Napierville ou peut-être as-tu déjà traversé la frontière à l'instant même où je m'allonge sur un champ de bataille désaffecté à ton absence, mais je ne me qualifierai jamais pour le départ puisque je reviens... Mesdames et messieurs, vous avez devant vous un homme fini, another man done gone, et je vous prie de croire que je suis gone, bébé d'amour, gone done, voire même surfait comme un corps flagellé<sup>(1)</sup>. Oui, patriotes des frontières enfoncées, je vous prie de croire que je ne mâche pas mes mots: quand je dis fini, croyez-moi je n'exagère pas, je veux dire fini, done et gone with the wind, parti vraiment parti direction Napierville, au-delà de la rivière L'Acadie ou vers le Haut Richelieu. En vérité, mes frères, ce n'est pas moi qui suis parti, mais Joan; c'est elle qui fuit, en ce moment même, du côté de Moore's Corner ou de Blackpool. Elle me fuit, mais sans doute a-t-elle raison... Si elle remonte toutes nos rivières vers la liberté, c'est que j'ai dû lui faire du mal. Oui, j'ai dû la blesser, car je suis tuant, croyez-moi, je suis tuant. Et puis, quand elle a décidé de partir — sans me l'avouer — elle n'a pas voulu fuir devant une révolution qui non seulement ne la concerne pas, mais ne vient jamais. Elle est partie de honte pour fuir vers le sud mon échec... et aussi, sait-on jamais?, parce que je n'ai pas voulu fuir à Lagos quand elle me suppliait de partir et qu'elle énumérait, dans sa lassitude finale, les beautés humides de Lagos et du littoral entrelacé de la Côte des Esclaves qui se love interminablement en une noire écharpe déprimée à travers laquelle l'eau lente se couche sur son lit sableux. Il me semble soudain que ma tristesse me déporte trop tard sur la côte basse, ennoyée, d'où soudain j'aperçois Lagos, ville funéraire, que je ne sais trop comment

(1) Quiconque est familier de l'épidémiologie du paludisme aura reconnu ici une expression courante de la terminologie malarique. Les corps flagellés désignent les microgamètes dans la phase schizogonique. Note de RR.

rejoindre, tellement je ne m'y comprends pas dans le secret des lagunes et des deltas innombrables qui me séparent de la femme que j'ai perdue. Mais j'ai tout perdu — cela me connaît, batailles, temps, jeunesse ; cela me ressemble de perdre et de m'égarer, au milieu des failles du littoral, sur une côte affaissée qui m'appelle et m'étrangle. Je n'ai pas d'autre pays que ces limans noirs qui m'ensorcellent dans leur succession de redents et d'isthmes décrochés. Oui, mon pays n'est rien d'autre que ces sables mouvants qui encastrent Lagos dans un écriin accore. Né du sable, je tente interminablement de m'y enraciner, mais je m'ensable et je m'emprisonne dans le tracé du littoral et dans les calligrammes deltaïques du rivage. Le pays natal, mes frères (le discours, n'est-ce pas ?), n'est qu'un ruban magnétique à double trame qu'on a débobiné en frises perforées tout le long de ton flanc sombre, mon amour, et qui va de Grand-Bassam, en Côte d'Ivoire, jusqu'à la bouche innombrable du Niger, véritable linges secrets que je presse avec nostalgie sans jamais te toucher, non jamais plus ! Car je t'ai perdue, mon amour, je t'ai perdue et je me perds de plus en plus moi-même, je suis en proie à un accès palustre, secoué par un syndrome de frissons, de chaleurs et de sueurs glacées qui me font claquer des dents, voilà ! je suis en pleine crise : je passe du froid au chaud, mon sang pur se vidange à folle allure, mes doigts pâlisent, mon sexe (que j'entrevois soudain) est cyanosé, pourtant je deviens fébrile, je vibre à la tristesse comme une mince pellicule sous le vent chaud des lagunes... Ah ! vraiment, tu ne peux pas savoir, je me sens envahi par une armée d'hématozoaires<sup>(1)</sup>, infesté par ce corps infestant qui me ronge sans amour, et quelque chose me dit que je franchis, dès cette première poussée de température, le seuil de la première phase. Je m'installe d'emblée dans le stade secondaire aigu et

(1) Hématozoaires : parasites animaux vivant dans le sang. Note de RR.

ce cher aria médiéval me fait mal<sup>(1)</sup>. Je délire avec le super-swing des empalés (ou empaludés, si l'on préfère), je m'étre sur la page avec la profusion d'une psychose d'enfant du siècle...

(1) Y a-t-il dans ce membre de phrase les éléments d'une plaisanterie ? Par exemple, cet aria qui fait mal, ne serait-ce pas tout simplement le « mal-aria » — mot composé dont l'origine remonte au Moyen Âge italien... Note de l'éditeur.